

du reste, que de son caractère général, mais a eu bien raison de dire : « Pour que l'enseignement moderne porte ses fruits, il faut que les parents, il faut que les élèves y cherchent non un appareil de chauffage estampillé par l'État, mais de véritables classes d'humanités contemporaines; qu'ils ne les considèrent point comme un pis-aller, le moyen d'obtenir, par un effort moindre, un diplôme égal, de l'instruction à bon marché, de la confection intellectuelle, une excursion, à prix réduits, sur les bords de la science. Cet enseignement est destiné, dans notre démocratie, à former des hommes d'action. Il faut que, plus que tout autre, par sa discipline, il travaille à la trempe du caractère et à l'exercice de la volonté. »

L'orateur a laissé de profondes impressions dans le cœur de ses auditeurs en traçant les grandes lignes d'une éducation vraiment libérale, telle que nous la comprenons ici, celle qui amènera le triomphe de la liberté et de la justice « dont on ne peut douter qu'en doutant de la patrie elle-même ».

M. ALFRED CROISET

M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, a bien voulu occuper le fauteuil présidentiel à la fête du 29 juillet 1896. La présence d'un des membres les plus éminents et les plus goûtés de l'Université nous a honorés autant qu'elle nous a encouragés. Nous avons reçu avec reconnaissance ses félicitations et ses vœux, et les marques de sympathie ne lui ont pas manqué lorsqu'il a dit : « C'est pour moi un vrai plaisir de saluer dans l'École Alsacienne deux très grandes choses : d'abord une œuvre d'initiative individuelle, ensuite un auxiliaire précieux de l'Université, d'autant plus précieux qu'il a

mieux su jusqu'ici et saura mieux à l'avenir préserver son originalité. »

M. Croiset a fait ressortir, avec la finesse et la distinction d'esprit qui le caractérisent, les avantages que peuvent présenter des maisons comme la nôtre sur les établissements universitaires : « L'Université est une très lourde machine, et il est difficile d'en modifier le moindre rouage. Une grande



M. ALFRED CROISSET

administration ne peut presque pas faire d'expériences, parce que les conséquences de ses erreurs sont toujours graves et que la correction même en est difficile. Vous, messieurs, vous pouvezoser, vous pouvez frayer des voies nouvelles. S'il vous arrive de vous tromper, vous vous en apercevez aussitôt, et la faute, à peine commise, est déjà réparée. Vous avez

d'ailleurs bien plus de chances de réussir dans vos entreprises nouvelles, car il vous est facile d'avoir ce qui, dans toute œuvre collective, est la première condition du succès, l'accord des volontés librement unies pour concourir à un but commun. — Vous avez encore un autre avantage qui me touche beaucoup : c'est d'avoir votre physionomie propre, et ce que j'appellerai volontiers une âme collective... Les circonstances mêmes de votre naissance ont créé d'emblée autour de vous une atmosphère morale particulière, capable de suppléer à la vertu des traditions ; une atmosphère où l'on respire naturellement le patriotisme, le sentiment grave du devoir, la joie

de bien faire pour la science et pour la patrie. C'est un trésor, mes amis, pour une maison d'éducation, qu'un pareil esprit. Soyez heureux de votre lot, et gardez-le avec un religieux attachement. »

M. Alfred Croiset est un classique convaincu, nul n'en doute, mais il n'est pas exclusif. Il admet un enseignement moderne, sans grec ni latin, mais il reproche à celui qui existe actuellement de n'avoir pas « une conscience assez claire de son vrai rôle et de son devoir urgent », et il voit deux dangers très graves : « celui d'abaisser le but pour tout le monde par la mise en œuvre de moyens de culture moins bien appropriés à la fin qu'on se propose, et celui d'accroître encore le chiffre des candidats aux fonctions publiques..... Qu'il ait hâte de jeter ses élèves dans la vie, qui seule prépare à la vie, et qu'au lieu d'élever à son tour un nouveau temple au dieu Baccalauréat, il soit au besoin un peu iconoclaste ».

M. Alfred Croiset a terminé son beau discours en invitant la jeunesse à se vouer au culte de l'antiquité grecque et à faire, dans ce sens, un sérieux effort ; elle en sera largement récompensée par les avantages qu'elle en retirera.

#### M. GABRIEL MONOD

Plusieurs fois déjà le Conseil d'administration avait prié M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, de vouloir bien présider la solennité annuelle, mais différentes circonstances avaient empêché cet ami de la première heure d'accepter notre invitation. Enfin il put, sans se faire violence, nous donner une réponse affirmative, et le 27 juillet de l'année dernière (1897), il occupait à la tribune la place d'honneur.

M. G. Monod a rappelé brièvement les origines de l'École

« qui n'a pas cessé un seul instant de perfectionner ses méthodes et son organisation, d'étendre les cadres de son enseignement, sans rien abandonner des principes de pédagogie et d'éducation qui avaient présidé à sa fondation ».

Il a été un des premiers collaborateurs de cette œuvre aux progrès et aux succès de laquelle il est resté passionnément dévoué. « Parmi les souvenirs de ma vie, il n'en est pas qui



M. GABRIEL MONOD

me rende plus heureux et dont je sois plus fier, que le souvenir des quatre années où j'ai enseigné l'histoire à nos petits élèves de huitième et de septième, de 1871 à 1874. » Nous pouvons dire, nous, les ouvriers de la seconde ou troisième heure, que nous avons été heureux et fiers de le suivre dans le sillon qu'il a tracé.

M. G. Monod ne pouvait mieux faire à ce moment, quelques mois après la mort de M. Rieder, que de nous entretenir de cet homme de bien. « M. Rieder s'était tellement identifié avec l'École, son souvenir reste tellement attaché à toute son histoire, que ceux même de nos élèves qui ne l'ont jamais connu, éprouvent, eux aussi, pour lui l'affectueuse reconnaissance qui est restée gravée au cœur de ceux qui l'ont eu pour directeur. »

Nul ne pouvait mieux caractériser le premier directeur de l'École Alsacienne que celui qui l'a vu à l'œuvre dans une collaboration presque quotidienne et qui avait vécu avec lui

dans une sincère intimité. Dans son discours, il l'a suivi pas à pas à travers toute sa vie, depuis le lycée et l'École normale jusqu'à ses fonctions de directeur, fonctions où il a déployé « tant d'activité, de savoir-faire, de prudence, de conscience et de bonté ».

S'adressant ensuite aux élèves, il leur dit d'une voix émue : « Vous n'oublierez pas ce que fut votre ancien directeur et comment il s'est préparé, dès sa jeunesse, à être un homme utile, actif et bienfaisant. Vous chercherez à être, comme lui, laborieux, modestes, consciencieux; comme lui, vous serez attachés à vos familles et à vos maîtres, indulgents à vos camarades et sévères envers vous-mêmes. Vous vous ferez comme lui un haut et religieux idéal de vie. Que son double patriotisme survive en vous : patriotisme français et patriotisme alsacien ! Répondez à l'appel de notre pays en vous préparant par le travail, par un effort constant, pour enrichir votre esprit et ennoblir votre âme, à une vie de devoir et de dévouement. — Jeunes gens de l'École Alsacienne, vous avez, au milieu de la jeunesse française, des devoirs particuliers à remplir, à cause du nom même de votre École, à cause de l'éducation que vous y avez reçue et qui a développé de bonne heure en vous, par la liberté et la confiance, le sentiment de la responsabilité. Méritez à la France de saint Louis et de Jeanne d'Arc, de Roeroi et de Valmy, un avenir digne de son passé ! » Cet appel, adressé à nos fils par un cœur ardent et une conscience délicate, a trouvé dans l'assemblée un puissant écho.

Ainsi, depuis 1887, des hommes aimés et appréciés pour leur érudition, leur caractère et leur activité, sont venus, chaque année, nous apporter, sous une forme éloquente, des marques de sympathie, des conseils et des encouragements.

Nous les en remercions du fond du cœur ! Ce sont autant d'anneaux formant, dans leur diversité, une unité parfaite, une chaîne précieuse qui relie le passé au présent et qui pourrait figurer sur le drapeau de notre École comme un emblème de force et d'espérance.

TH. BECK,

Directeur de l'École Alsacienne.



## II

### DISCOURS DU DIRECTEUR ET DU SOUS-DIRECTEUR

12 juin 1898.

Quand j'appris, avant-hier, qu'il se préparait un volume et que ce volume présenterait, à l'occasion de son quart de siècle, l'École Alsacienne en raccourci, j'éprouvai quelque chose de ce que Crillon dut éprouver après la lecture du billet d'Henri IV : une voix railleuse, presque un remords, me disait : « On va combattre rue Notre-Dame-des-Champs et tu n'y es pas ! » Mais, la bataille n'était pas encore livrée, quoique proche, et une autre voix, qui celle-là ne raillait pas, répondit à la première : « J'y serai. » Je courus vers Henri IV, — c'est M. Beck, — et j'eus la chance de le rencontrer tout entier, je veux dire avec M. Braeunig.

— Eh ! bien, et moi ? leur dis-je. Vous faites un livre sur l'École ; quel chapitre m'avez-vous réservé ? Je sais qu'on y

résumera les discours que les présidents et les professeurs ont prononcés aux séances de fin d'année; qui est-ce qui parlera des vôtres? qui est-ce qui les résumera? Ils valent, certes, la peine d'être rappelés.

— Mon Dieu! résumer les discours du directeur et du sous-directeur, ce serait répéter ce qui aura été déjà dit ailleurs. Et puis, ces discours écrits à la hâte, au milieu des occupations multiples et absorbantes de la fin de l'année, on les écoute parce que nous parlons avec notre cœur, et l'oreille s'en contente; mais l'œil est plus sévère.

— Vous les laissez bien imprimer dans le compte rendu de la séance...

— Il le faut bien et c'est d'ailleurs avec la pensée que personne ne les lira.

— Détrompez-vous; j'en connais qui les lisent, et avec autant de plaisir qu'ils les ont entendus; cela prouve qu'ils ont les yeux aussi bons que les oreilles. Tenez, par exemple, le discours de M. Rieder, en 1887, sur le surmenage, le fameux surmenage des élèves, *superlabor discipulorum*; il est bien sensé, plein de mesure, très élégant de forme. On ferait plaisir au lecteur en citant ce joli parallèle de l'interne des lycées, toujours un peu prisonnier, avec cet heureux pensionnaire de nos maisons de professeurs, « qui couche dans sa chambre, dont la solitude est surveillée mais respectée, et qui se lève non au son de la cloche ou du tambour, mais parce que tout le monde se lève dans la maison et qu'il y est de tradition que le travail du matin est plus sain et plus fructueux que celui du soir ».

Et ce joli et précis souvenir de la vie de collègue au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ne voulez-vous pas l'enchâsser dans votre livre pour faire contraste avec la vie qu'on mène ici?

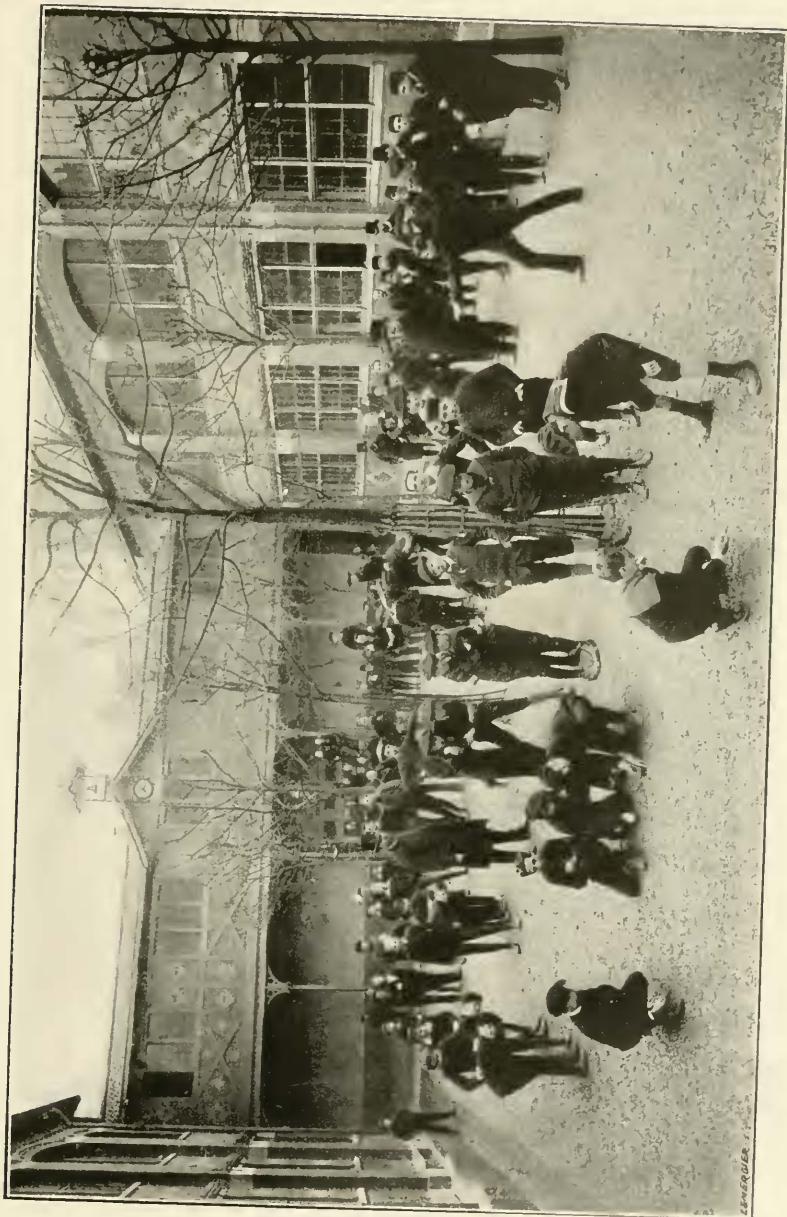
Comparons, si vous le voulez bien, votre existence à celle de vos prédécesseurs sur les bancs des écoles. Je ne veux pas remonter au delà du temps, déjà bien éloigné, hélas ! où je m'asseyais moi-même sur ces bancs, qui, même dans mon cher et beau lycée de Strasbourg, étaient, je vous l'assure, moins confortables et moins hygiéniques que les vôtres. Savez-vous bien quelle était la tâche qui nous était imposée ? Pour chaque classe, deux ou trois leçons à apprendre ; tous les jours un thème ou une version, de longues rédactions d'histoire ; le jeudi et dimanche, la pièce de vers latins traditionnelle et les discours, latin ou français, auxquels ceux qui voulaient arriver consacraient six à huit heures ; puis, à la fin de chaque trimestre, le concours de récitation, c'est-à-dire mille à douze cents vers latins et français, auxquels on ajoutait, de peur qu'il n'y en eût pas assez, les racines grecques et souvent des vingtaines de pages de Lhomond.

Et cette péroration enfin, où il mettait le doigt sur la plaie du vrai surmenage, qui n'est autre que celle des examens et des concours, n'est-ce pas un devoir de la faire relire ?

Je les plains en vérité plutôt encore que je ne les blâme ces élèves de nos classes supérieures, lorsque je les vois, au milieu des chaleurs de juillet et d'août, se refuser à toute promenade, à toute gymnastique, préférer même à l'activité intelligente et saine de la classe l'étude solitaire et énervante d'un manuel.

Que sera-ce quand il ne s'agira plus de baccalauréat, mais de l'entrée dans les grandes écoles, de tous ces concours qui, dans tous les ordres et à tous les degrés de l'enseignement, attirent et épuisent l'élite de la jeunesse française ? C'est là qu'est le mal, et combien n'est-il pas devenu plus funeste encore depuis que nos jeunes filles elles-mêmes sont entrées dans la lutte, arrachées aux occupations qui leur seraient naturelles, presque à leurs familles ? Je voudrais avoir plus de temps et un peu d'éloquence pour dénoncer comme il le mérite cet abus meurtrier des concours, qu'il est d'autant plus difficile de déraciner qu'il est entré plus profondément dans les mœurs et dans l'organisation même de la société française.





ÉCOLE ALSACIENNE : COUR DES MOYENS



Je ne puis que joindre mon humble voix à celle des savants considérables qui ont soulevé ces graves questions, pour supplier avec eux les pouvoirs publics d'agir dans tout ce qui est de leur ressort, pour adjurer aussi les familles de nous venir en aide, en montrant moins d'ambition pour leurs enfants, en renonçant à les destiner tous au même enseignement, en leur accordant surtout plus de temps pour achever leurs études.

— Très bien! s'écrièrent mes deux interlocuteurs, comme si, de onze ans plus jeunes, ils entendaient encore la voix de notre cher M. Rieder, comme s'ils voyaient son fin et bon sourire dans sa barbe blanche. Il faut réimprimer cela; c'est encore plus vrai, hélas! qu'il y a onze ans, et cela nous rendra M. Rieder pour quelques instants.

\* \* \*

— Nous voilà donc d'accord sur le discours de M. Rieder, dont il y aurait à faire d'autres extraits, bien intéressants. Passons aux vôtres, mon cher directeur.

Il y en a un que je retrouve là; je le reconnais, car il m'est allé au cœur. Vous avez justifié l'éducation *libérale* qu'on donne à l'École Alsacienne.

Notre maison est ouverte à tout souffle généreux d'où qu'il vienne, à toute influence bienfaisante et à toute noble inspiration, quelle qu'en soit l'origine. Elle est pénétrée des principes de largeur, de tolérance et de fraternité qui, croyons-nous, sont la condition même du progrès moral. Nous ne portons pas l'étiquette religieuse ou confessionnelle qu'on a voulu nous donner; nous professons scrupuleusement le respect des consciences, des croyances et des sentiments personnels, car nous avons au plus haut degré le respect de l'âme humaine, quels que soient ses besoins et ses manifestations. Nous estimons que l'esprit de parti rétrécit la pensée que

nous voulons élargir, appauvrit le cœur que nous voulons enrichir et aveugle la conscience que nous voulons éclairer. Le premier devoir d'une éducation libérale, c'est de laisser ignorer ces divisions à la jeunesse qui ne rêve qu'harmonie et sympathie et qui ne demande qu'à aimer et à être aimée. A cet esprit de parti nous opposons l'esprit de solidarité, qui dit : Chacun pour tous et tous pour chacun ; nous entretenons parmi nous le sentiment de la grande famille, et ensemble nous marchons vers un même idéal, persuadés que l'on ne peut s'en approcher qu'en y marchant la main dans la main. C'est ainsi que nous voulons former des esprits vraiment libéraux, capables plus tard de se produire et d'agir pour le bien de la démocratie et de la patrie.

— La retirez-vous, cette profession de foi, ou ne voulez-vous plus la refaire?

— Plus que jamais : je voudrais la crier sur les toits.

— Imprimons-la donc. Et ce conseil donné si discrètement aux maîtres et aux élèves, n'est-il pas bon à répéter?

Nous respectons, autant que possible, l'individualité chez nos élèves, et c'est là un autre côté de notre éducation libérale. Chaque enfant a un caractère différent, des aptitudes et des dispositions particulières, qui constituent son individualité. Loin de nous de vouloir effacer ces différences créées par la nature, et de faire régner l'uniformité! Le maître deviendrait un bourreau, et l'élève un esclave ou une victime. Non, nous ne cherchons pas à façonner les esprits et à dresser les consciences, c'est à les éclairer et à les affranchir que nous nous appliquons... J'avoue que je juge volontiers un maître sur les rapports personnels qui existent entre lui et ses élèves. Il doit les connaître tous individuellement, les aimer d'une égale affection, mais les traiter différemment.

C'est à redire, cela, et aussi ce qui suit :

Nous voulons apprendre à la jeunesse qui nous est confiée à se respecter et à se gouverner elle-même, lui inspirer le sentiment de la dignité et de l'honneur et lui donner l'énergie et l'indépen-

dance du caractère afin de l'armer contre les défaillances et les lâchetés.

Nous cherchons à les entourer d'une atmosphère morale qui entretienne en eux le respect de tout ce qui est respectable. N'est-ce pas un signe des temps de voir nos jeunes gens gagnés par le triste besoin d'affecter un dédain stupide pour des choses élevées qu'ils ne comprennent pas, de se montrer plus mauvais qu'ils ne sont et de façonner leur langage, leurs sentiments, leurs appréciations, comme le costume et les allures, à la mode du jour? Et ils appellent cela de l'indépendance! Qu'ils s'habituent de bonne heure à vaincre l'opinion, et plus tard ils ne lui sacrifieront pas leur franchise, leur droiture et leur honneur. Ne relever que de la conscience, n'être l'esclave que du devoir, vouloir ce que l'on doit, voilà la véritable indépendance, celle qui prépare des hommes libres et dignes de la liberté.

Ne pouvant refaire tous les ans ce discours sur l'éducation de la volonté, comme vous le voudriez sans doute, laissez-nous en sauver ces quelques lignes.

Il ne faut pas non plus que les nouveau-venus ignorent ce que vous dites l'année suivante sur l'idée de la patrie dans l'éducation (1894) :

L'éducation nationale et patriotique peut et doit se faire dès la première heure, car le sentiment de la nation et de la patrie n'est étranger à aucun de ces enfants, si jeunes qu'ils soient; il est en germe dans leur âme, et quand ce germe commence à se développer, il se passe en eux quelque chose d'ineffable, de mystérieux et de sacré; leur horizon s'étend et s'étend encore, leur cœur s'élargit et apprend à rayonner, et bientôt ils embrassent dans un même amour la maison paternelle avec tout ce qui l'environne. C'est le souffle de la patrie qui a touché leur âme, c'est un instinct qui s'éveille, un besoin intime qui s'affirme; ils naissent à un monde nouveau. Et alors comme leurs yeux brillent, comme leur physiologie s'illumine, comme on entend battre leur cœur quand on leur parle de ce lien invisible qui nous unit aux hommes de notre

pays, à ceux du passé, à ceux du présent et de l'avenir, quand on évoque quelque glorieuse mémoire qui a je ne sais quelle puissance magique, quand on leur fait sentir les dévouements, les sacrifices qu'a inspirés l'amour de la patrie, les prodiges qu'il a accomplis, quand enfin on cherche à les pénétrer des grands souvenirs et des grandes espérances!

La patrie ne se définit pas; elle est dans l'air que nous respirons et qui nous enveloppe, elle est dans le sang qui circule dans nos veines et dans les pulsations de notre cœur; aussi je rougis, je frissonne quand on prononce le mot funeste de « sans patrie »; la chose est si contre nature, si monstrueuse, qu'elle semble ne pas être possible, et si elle l'était, ce serait pour moi l'indice de l'abjection la plus profonde!

Et quelle belle leçon de morale pratique sur les rapports de la patrie avec la famille!

Nous ne cessons de faire sentir à nos élèves que, pour être plus tard bons soldats, bons citoyens, bons patriotes, il faut commencer par être bons fils et joindre, à l'égard du père et de la mère, l'obéissance à l'affection, le respect à la tendresse. De même qu'on a appelé la patrie une mère, l'*Alma Mater* par excellence, de même on a eu raison d'appeler *filial* l'amour de la patrie. En effet, de la pitié filiale à l'amour de la patrie, il n'y a qu'un pas, et ils le franchiront tout naturellement les enfants dont le cœur n'est pas éloigné de la maison paternelle, qui n'ont pas perdu la délicatesse et la pureté de leurs sentiments, et qui tiennent à rester pour les auteurs de leurs jours un trésor, une joie, un espoir, une récompense. Quand l'esprit de famille et le culte du foyer sont perdus, tout est perdu, et la patrie en souffre cruellement, car elle ne saurait compter sur la fidélité et sur l'honneur de ceux qui ont trahi ce qu'il y a de plus sacré au monde, je veux dire les tendresses du cœur maternel.

Chers amis, grands et petits, permettez-moi de vous le répéter une fois de plus, voulez-vous, dès à présent, aimer la grande patrie? Eh bien! aimez de toutes vos forces, toujours plus et toujours mieux, cette petite patrie qui est le foyer domestique. Soyez

attaches à votre famille comme la branche est attachée au tronc, rendez hommage, par votre bonté, votre respect et votre tendresse, à la sainteté de la vie domestique. Évitez tout ce qui pourrait faire rougir ou pleurer votre mère, tout ce qui pourrait assombrir le front de votre père. Gardez un cœur d'enfant reconnaissant et la patrie vous bénira ; elle ne comptera pas en vain sur vous, car les mêmes sentiments et la même conduite qui auront mis la joie dans le sourire de vos parents augmenteront ses forces et vivifieront ses espérances.

On me reprocherait de ne pas citer la péroraison de ce discours où éclate une conviction si ardente et si communicative :

Et vous, chers professeurs, n'oubliez jamais que vous avez à former des consciences, des caractères, que la patrie se repose sur vous, sur votre sollicitude, sur votre activité constante ; n'oubliez pas que la vaillance intellectuelle et morale est la seule base où puisse s'édifier une grande nation et une saine démocratie. Il y a dans chaque enfant de quoi devenir un homme libre, doué de noblesse et d'élévation morales ; donnons-nous tout entiers à notre œuvre afin que nous puissions dire à ceux qui nous ont confié leurs fils : « Vous nous avez donné des enfants, nous vous rendons des hommes. »

Chers enfants, vous aurez peut-être, dans un avenir peu lointain, de rudes tâches à accomplir ; il faut vous y préparer dès à présent. Montrez que vous appartenez à une race vigoureuse qui sait être à la hauteur de ses devoirs, montrez que vous aimez notre France, que la patrie est vivante dans vos âmes, qu'elle vous inspire aujourd'hui et qu'elle vous inspirera demain de grands amours, de puissants efforts, de saintes ardeurs et de nobles sacrifices.

Je me permets de tailler encore, à l'intention des amis de l'École Alsacienne, l'apologie qui en fut faite en 1896 :

Nous avons des amis dignes de notre entière confiance, et nous croyons être dignes de la leur. Mais les amitiés supposent des

oppositions, voire même des hostilités. L'École Alsacienne n'a pas la prétention de se soustraire à cette loi commune. Elle a des adversaires par cela même qu'elle est une œuvre d'initiative privée et qu'elle a pu faire quelque bien : elle en a eu aux heures de prospérité, — l'humanité est ainsi faite, — elle en a eu aux périodes de crise, — ce qui ne surprend personne. Elle a été, elle est encore l'objet de critiques aussi malveillantes que peu justifiées.

Les uns prétendent que son enseignement manque de solidité, les autres, que sa discipline est trop paternelle. Ceux-ci la trouvent trop libérale, ceux-là pensent qu'elle devrait l'être davantage. On lui reproche aussi bien d'être trop démocratique que de ne pas l'être assez. Elle sert de cible aux universitaires étroits aussi bien qu'à ceux qui la trouvent trop entachée des doctrines universitaires. Comment faire pour mettre le public en garde contre des légendes trop facilement accréditées et colportées ? Comment faire pour convaincre ceux qui accusent l'État de favoriser une institution libre et ceux qui se font les défenseurs exclusifs des maisons ayant un caractère nettement religieux ? Dans l'impossibilité d'agir sur les seconds, nous serions heureux de pouvoir persuader les premiers ; la présence de M. Alfred Croiset nous y aidera peut-être.

De tous ces reproches, le plus sensible à notre excellent directeur, c'est d'entretenir les dispositions à la paresse ; aussi est-ce à la paresse qu'il s'en prend dans ce discours, non pour apprendre aux élèves qu'il en est l'ennemi, — ils le savent de reste, — mais pour détromper les personnes du dehors que de faux bruits pourraient avoir abusés.

En 1887, l'École se défendait contre le reproche de surmenage ; en 1896, elle se défend contre le reproche contraire ; qu'est-ce que prouve ce changement ? qu'on y travaillait trop et qu'on y travaille moins ? Non ; mais que l'esprit public a tourné, que les *snobs* ont changé de refrain.

Mais tandis que la mode variait, l'esprit de l'École est resté



le même : tout en assurant qu'il ne désire nullement surmener les enfants, M. Rieder mettait les familles en garde contre les déclamations de ces éducateurs de fantaisie qui s'étaient, il y a dix ans, donné pour mission de plaindre ces pauvres jeunes gens que d'affreux bourreaux contraignaient à travailler même quand cela ne leur faisait pas plaisir ; le thème est maintenant démodé et même un peu ridicule. S'il n'est plus guère possible de prétendre que les élèves travaillent trop, on pourra dire qu'ils ne travaillent pas assez : on pourra le dire pendant quelques années, après quoi on lâchera de trouver autre chose ; car enfin, quand on est né réformateur, il faut bien qu'on réforme, et pour avoir occasion de réformer, il faut bien qu'on blâme.

Done, il y a deux ans, les temps étaient durs pour les paresseux et pour leurs complices supposés. Paresseux était l'épithète dont on flétrissait à ce moment les gens qu'on n'aimait pas : on nous l'infligea. C'était dur ; mais nous fûmes bien vengés. Des paresseux ! s'écria notre directeur, certainement j'en ai vu ici (où ne s'en glisse-t-il pas) ? Et il fit ensuite le portrait ou plutôt les portraits (car il y en a plusieurs espèces) des paresseux.

Il y a d'abord le franc paresseux, le paresseux type qui ne fait rien et qui ne veut rien faire. Sa volonté, s'il en a, est purement négative. Tout effort du corps ou de l'esprit lui est à charge. Il n'hésite pas à dire : le travail, voilà l'ennemi ! En classe, il est essentiellement passif ; il a presque toujours les mains dans les poches, fait semblant d'écouter et n'entend même pas... Ces individus sont assez rares... Ce sont des vies perdues ; pourvu qu'elles n'en perdent pas d'autres !

Il y a une autre espèce de paresseux, moins dangereuse, mais beaucoup plus répandue... L'intelligence et les capacités naturelles ne font généralement pas défaut à ces paresseux ; mais ce qui leur

manque surtout, c'est la force de résistance, l'élan spontané, l'énergie vigoureuse. Ils ont plus de bonne volonté que de volonté et ne savent pas ce que peiner veut dire.

Les enfants, il est vrai, ne sont pas toujours seuls responsables de cet état d'esprit et de caractère; le père ou la mère, tous deux peut-être, y sont pour quelque chose. Ils ont eu pour leurs petits chéris des indulgences et des complaisances exagérées, des bontés excessives; au lieu de les mettre aux prises avec les difficultés, il les leur ont soigneusement épargnées; au lieu de leur créer des obstacles, ils ont doucement écarté ceux qui se trouvaient sur leur chemin. A force de leur rendre les choses faciles, de les ménager, de les dorloter, de les admirer, ils en ont fait des enfants gâtés, des êtres impersonnels, des natures molles, des volontés faibles. Nous avons, sans doute, de ces enfants gâtés, « trop nourris du lait de la tendresse humaine »; j'ignore s'ils sont plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ce que je n'ignore pas c'est que nous les secouons, nous les stimulons et nous les préparons à l'action.

M. Beck nous a présenté d'autres catégories de paresseux et a parlé de ceux-là aussi qui se disent tout bas que la situation de leurs parents les dispensent de se tourmenter pour se créer une position dans le monde. Son indignation a éclaté, sévère mais juste. Il a terminé en disant :

Ces différentes catégories de paresseux se trouvent partout; elles sont représentées chez nous comme ailleurs; mais je vous assure que nous appliquons à ces infirmes des remèdes énergiques, et c'est là surtout que nous remarquons l'efficacité de l'action individuelle. Nous ne réussissons pas toujours, mais nous ne nous laissons jamais. Nous avons du reste pour principe de ne désespérer de personne. Quelles que soient les dispositions d'un enfant, il ne faut jamais se permettre de dire : ce ne sera pas un homme. J'ai assisté à des relèvements, à des réveils, à des reprises de vigueur et d'énergie qui ont été pour moi un précieux enseignement et je ne cesse de répéter, — mes chers collaborateurs en sont du reste convaincus comme moi, — que l'étincelle est partout, qu'il ne

s'agit souvent que de la faire briller, de la nourrir, de l'activer, pour en faire jaillir une flamme, une flamme qui deviendra peut-être un foyer rayonnant.

Le moyen le meilleur pour guérir la paresse est peut-être de faire voir les bienfaits du travail : ce discours n'y manque pas, et avec quel accent ! avec quelle autorité ! il faudrait le citer en entier pour le montrer ; d'ailleurs les travailleurs voudront le lire pour le plaisir d'entendre louer leur travail, et les paresseux pour apprendre à l'aimer.

\*  
\* \* \*

M. Braeunig a trop le respect de l'autorité pour ne pas imiter son directeur ; aussi nous a-t-il permis de cueillir dans ses discours quelques passages qui pourront donner une idée moins des sujets qu'il a traités que de la manière dont il comprend l'éducation de l'enfant. Toutes ces allocutions ont un caractère commun, c'est la grande bonne foi avec laquelle leur auteur se met à la portée de l'enfant, l'importance qu'il attache avec raison à des actes ou à des paroles dont les esprits légers se contentent de rire, et le ton à la fois sérieux et affectueux de ces causeries d'autant plus utiles qu'elles sont plus familières.

Les unes nous font le tableau de la petite école (1887) avec ses leçons de choses où l'on voit s'éveiller et s'ouvrir l'esprit de l'enfant, avec son calcul oral, un des exercices les plus propres peut-être à assouplir le cerveau, avec ses classes en allemand et ses cours en images : ils nous montrent chaque professeur appliquant avec son tour d'esprit, je dirai presque son tour de main particulier, une méthode qui unit habilement ce qu'on a pu introduire en France des procédés

allemands et suisses avec ce qui nous restera toujours, espérons-le, de la logique française.

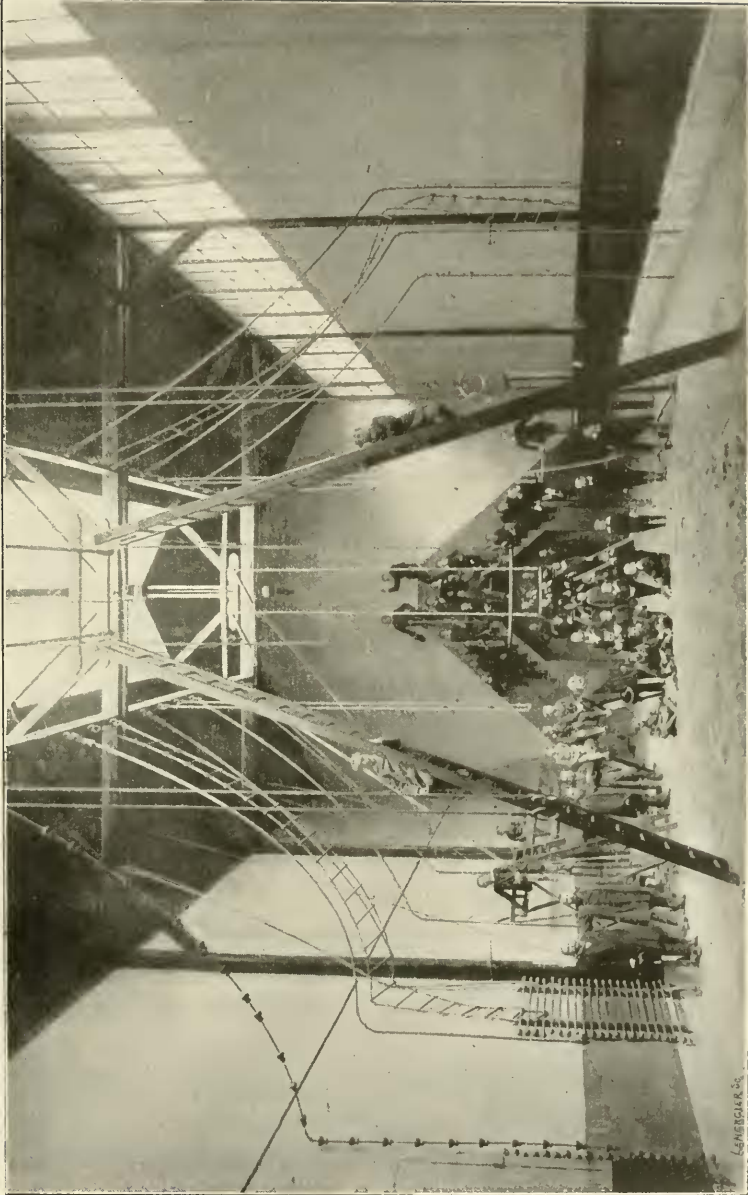
Nous y voyons aussi se développer et s'organiser d'année en année la section de l'enseignement qui s'appelle maintenant moderne. Voyez sur ce point les séances de fin d'année et surtout celles de 1887-1888.

Ces discours, comme ceux du directeur, tenaient les familles au courant de cette tentative si intéressante de l'enseignement des langues vivantes dont a parlé M. Bréal.

J'y trouve aussi des échos des succès de l'A. A. A. (Association Athlétique Alsacienne) et l'exposé, rassurant pour les familles, alléchant pour les enfants, de tout ce qui s'est fait chez nous pour l'éducation physique avant même qu'elle fût devenue l'engouement du jour, de tout ce qui continuera de s'y faire, nous y comptons bien, lors même que, dégoûté par l'abus, on aurait ailleurs le tort d'abandonner l'usage excellent des exercices du corps. L'École fut, dès le début, éprise du football: elle a eu ses héros du saut et de la course; elle saura, sans exagération, rester fidèle au culte de la vigueur et de la souplesse, et si jamais l'éducation physique était chassée du reste de la France, elle trouverait, on le voit bien, un dernier refuge sous l'œil et la protection de M. Braeunig, dans le gymnase de l'École Alsacienne.

Une de ces allocutions surtout mériterait d'être connue: c'est celle de 1895, qui traite de la part de l'école et de la part de la famille dans l'éducation et dans l'instruction. On aimera à en retrouver ici les passages les plus caractéristiques :

L'école et la famille doivent s'aider réciproquement, se pénétrer, se compléter. Chacune gagne à se faire l'auxiliaire de l'autre, et les élèves n'y perdent rien... Les familles vraiment respectueuses



ÉCOLE ALSACIENNE : GYMNASE



de l'école, les écoles vraiment respectueuses de la famille, récoltent certainement ce qu'elles sèment. Et quand le jeune garçon, esclave de son devoir scolaire, aura fait place à l'homme, esclave de son devoir de soldat ou de citoyen, la société tout entière en bénéficiera. Elle aura des hommes du devoir, et ce sera le don fait à la France de demain par l'union qui règne aujourd'hui entre l'école et la famille.

Des rapports suivis s'établissent entre les familles et nous, non seulement par la communication des notes journalières, hebdomadaires, trimestrielles, et par les examens de quinzaine, mais encore par les visites que nous recevons.

Favoriser chez le jeune garçon l'éclosion des germes heureux que la nature a déposés en lui, et dont le développement, mieux que la répression, combattra les mauvais instincts ; le préserver des influences morbides, ou les neutraliser par des influences contraires ; donner à son besoin d'activité, d'expansion et de bonheur, un aliment sain et suffisant, tout est là. Guérir est bien, mais prévenir le mal est mieux...

« Et nous avons eu quelquefois la satisfaction », dit ailleurs M. Beck et pourrait répéter ici M. Braconig, de « guérir le mal et, plus souvent, de le prévenir ». Heureux ceux qui peuvent se rendre un pareil témoignage, aux applaudissements de ceux qui sont le mieux qualifiés pour le confirmer !

Les deux dernières allocutions sur « le Respect » et sur « l'Honneur » sont des exemples touchants de l'effort que fait un honnête homme pour discerner clairement le bon du mauvais dans les sentiments complexes qui sont les ressorts de l'âme humaine, pour ne mêler aucune parcelle de cuivre à l'or pur dont il veut former les âmes.

Le respect, dit-il à peu près, cette noble acceptation de l'autorité, cette reconnaissance de la supériorité vraie, n'est le privilège d'aucune condition sociale. Il y a des paysans dont les manières témoignent d'un juste sentiment de convenance et d'un respect de bon

aloi. Il y a, d'autre part, des jeunes gens instruits, bien mis, qui savent ployer le dos avec grâce, mais chez qui la distinction des manières n'est qu'un vernis, qui d'ailleurs ne trompe personne.

... On peut se demander si, à l'heure qu'il est, ce n'est pas aux petits, plus encore qu'aux grands, qu'il faut rappeler le devoir du respect.

Et on peut répondre qu'en tous cas M. Braeunig l'enseigne très bien aux petits; mais il lui faut bien reconnaître qu'ils sont dociles :

J'aimerais ne parler que de vous, mes jeunes amis, élèves de notre École Alsacienne. Je pourrais dire, de bonne conscience, qu'il me paraît difficile de rencontrer une population scolaire chez qui le respect affectueux, la docilité d'esprit, l'obéissance volontaire, confiante et joyeuse fussent choses plus courantes. Un de vos professeurs m'a dit : « Depuis sept ans que je suis à l'École, un seul élève, et cela dans une seule circonstance, m'a manqué de respect. » Les plus anciens d'entre eux, ceux qui sont entrés à l'École en 1874, vous rendent le même témoignage.

Où donc M. Braeunig a-t-il pu observer les enfants peu respectueux? Il aura sans doute fait quelques excursions au dehors de l'École et en dehors des familles de l'École; car on sent l'observation directe dans cette petite satire des enfants gâtés et de ceux qui les gâtent :

Si l'on observe ce qui se passe dans les familles, on s'étonne et l'on s'attriste de voir l'importance exagérée que tendent à prendre les enfants. On disait naguère : « Monsieur, Madame et Bébé. » On dira bientôt : « Monsieur Bébé, sa maman et son papa. » N'est-ce pas, en effet, autour de l'auguste personne du minuscule personnage que gravite toute la maisonnée? Devenu écolier, puis jeune homme, n'est-ce pas lui, par exemple, je ne dis pas qui *propose*, mais qui *impose* tel emploi d'un jour de congé? qui tient le haut du pavé et le dé de la conversation, dans laquelle il prend



plaisir à remplacer le français de France par l'argot de je ne sais où? Les enfants, il faut en convenir, sont en passe de devenir les maîtres de la maison et les chefs de la famille. Au surplus, j'ai déjà rencontré quelque part la formule de la génération nouvelle. La voici dans sa franche simplicité : « Les parents sages doivent obéir à leurs enfants. »

... Nos enfants nous tutoient, prennent place à la même table que nous, partagent nos distractions, vivent de notre vie; cela vaut mieux, sans doute, que la sévérité exagérée et la raideur cérémonieuse d'autrefois. Mais on peut se demander si nous ne sommes pas allés trop loin dans la voie d'une réaction légitime. Notre affection pour nos enfants n'est-elle pas trop molle, trop faible, et, pour dire le vrai mot, entachée d'égoïsme? Ne les aimons-nous pas surtout pour nous-mêmes, nous amusant de leurs répliques et de leurs espiègleries, admirant leurs petits talents de société, leur habileté à contrefaire les autres, et fermant les yeux pour ne pas « faire d'histoires ». Si nous aimions nos enfants pour eux-mêmes, nous surveillerions davantage ce qui se dit en leur présence, nous éviterions devant eux des conversations qui, sans avoir rien de malséant, ne sont pas faites pour leur âge. Nous éviterions aussi de les emmener au théâtre, ou tout au moins, en faisant un choix sévère du spectacle, nous espacerions davantage ces soirées fiévreuses dont l'impression, fût-elle inoffensive pour l'homme fait, produit, j'ai de bonnes raisons pour le penser, un effet des plus fâcheux sur la première jeunesse.

Si l'on songe que ces paroles ont été prononcées devant les parents, on sentira tout le poids de cette parenthèse : « j'ai de bonnes raisons pour le penser », et on saura gré à l'éducateur de donner ce grave avis et aux parents de l'écouter et de l'applaudir. Il est vraiment utile que ces choses soient dites et rappelées aux familles par l'homme qui a l'expérience de l'éducation et la connaissance des enfants.

Il n'est pas moins opportun de faire appel, en éducation, au sentiment de l'honneur qu'à celui du respect. Mais il est un

vrai et un faux honneur; le premier est un merveilleux ressort qu'il faut bien se garder d'affaiblir chez l'enfant, chez le jeune homme, le second n'est que le prête-nom de l'égoïste et sot orgueil qu'on ne saurait combattre trop tôt. De là l'importance de la distinction que M. Braeunig a fort bien et complètement faite en semblant ne parler que de l'honneur de l'écolier (1897) :

Votre honneur à vous, mes jeunes amis, c'est d'abord votre bonne renommée d'élève, de fils, et plus tard, votre bonne renommée de Français. C'est ensuite, en vertu de la loi qui nous rend solidaires les uns des autres, la bonne réputation de votre école et de vos maîtres, celle de votre famille et de votre pays...

... Un ancien élève, d'une famille aussi respectable que modeste, avait eu un grand succès: « C'est pour l'honneur de mes parents, » me disait-il, et il pleurait d'émotion. Louis Pasteur ne parlait pas autrement. « L'honneur de mes parents, » pour qui veut bien faire, aucun sentiment ne vaut celui-là.

Le sentiment de l'honneur doit être cultivé discrètement, suivant le tempérament d'un chacun et les traditions de sa famille; moins il s'affiche, mieux cela vaut...

Malheureusement, certains élèves se font de l'honneur une idée étroite, mesquine, fautive même; cette idée rend possibles les tyrannies collectives qu'ici on ne connaît pas, qui se font plus rares en général, et que je voudrais faire prendre en horreur à tous les écoliers... Un brutal abuse de sa force contre un faible, un effronté exerce son méchant esprit aux dépens de celui qui ne sait pas ou ne veut pas lui plaire. Il y a des camarades qui s'en amusent. Certains courtisent « le chic type » qui a de la langue ou des biceps, il y a de ces lâchetés. « Cela ne me regarde pas, disent les prudents: je ne fais la leçon à personne; ce serait contre l'honneur. » Et le persécuté ne se plaint pas, les camarades se gardent de rapporter, l'autorité évite avec soin tout ce qui pourrait, même de loin, ressembler à l'espionnage... Mais, a-t-on dit, celui qui est en butte à

ces tracasseries persistantes d'un mal élevé, pourquoi ne porterait-il pas plainte à l'autorité ?

Personne ne saurait blâmer, rien au monde ne saurait empêcher l'opprimé de crier au secours et, s'il crie, sa voix est entendue. Et toutefois, mes jeunes amis, j'hésiterais à vous donner ce conseil. J'ai des scrupules. La pente est trop glissante... Non, mes amis, je ne vous engage pas à cela. D'autant qu'il y a une solution meilleure qui n'offense ni la camaraderie, ni la dignité personnelle, ni l'honneur de l'écolier ; une solution même qui est entre vos mains... Formez entre vous des ligues qui aient pour but de protéger les faibles... Barrer le chemin aux oppresseurs, prendre en main la cause des opprimés, voilà l'honneur des écoliers français.

... Mais ne substituez pas à l'honneur vrai, le même pour tous, un honneur déformé, adapté aux intérêts ou aux vanités d'une coterie ; ne préférez pas à votre honneur d'homme une contrefaçon de l'honneur ! Vous en arriveriez dans la suite à *cette étrange morale humaine de l'honneur, cette vertu orgueilleuse qui s'accorde si bien avec nos vices.*

Je m'arrête ici ; j'ai dépassé et de beaucoup les limites qui m'étaient assignées. Je me suis laissé aller au plaisir de cueillir cette petite anthologie de morale scolaire dans les discours de trois hommes qui ont droit au respect de tous ceux qui estiment la compétence professionnelle, le dévouement à la jeunesse et une vie qui a mis et met chaque jour sous les yeux des enfants, sans bruit et sans emphase, le bon exemple à côté du bon précepte.

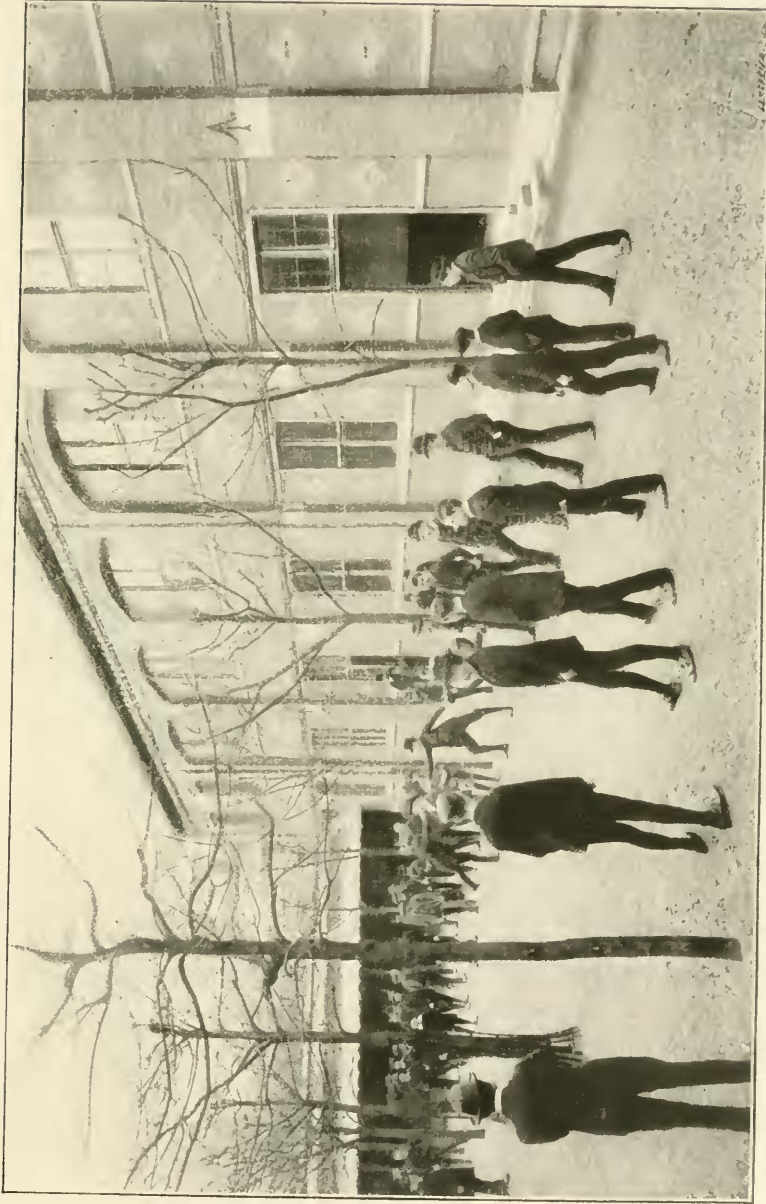
L. MARCHEIX,

Professeur à l'École Alsacienne.

## III

## DISCOURS DES PROFESSEURS

Les lecteurs de ce volume, où nous avons essayé de résumer les vingt-cinq premières années de notre histoire, ne nous sauront pas mauvais gré, du moins nous l'espérons, d'y donner une place aux discours prononcés par les professeurs de notre école aux séances de fin d'année. C'est pour nous un moyen de leur faire connaître, à l'aide de quelques citations, l'esprit qui nous anime, la manière dont nous procédons, et comment, tout en obéissant aux exigences légitimes des programmes et des examens universitaires, nous entendons user de nos franchises, et rester fidèles à ce rôle d'explorateurs qui est la raison même de notre existence. Nos discours de fin d'année sont toujours consacrés à ces questions d'instruction et d'éducation que les malheurs de notre pays ont brusquement proposées, voici bientôt trente ans, à la méditation des esprits réfléchis, et de la solution desquelles dépend aujourd'hui, plus que jamais, l'avenir de notre démocratie. Les professeurs que le conseil désigne pour prendre la parole sont invités à exposer sincèrement et en toute liberté leurs idées personnelles sur l'objet et le but de leur enseignement, et à faire connaître les méthodes qu'ils emploient comme les résultats qu'ils obtiennent. Ainsi compris, le discours de distribution de prix n'est plus un ornement littéraire d'une fête qui pourrait fort bien s'en passer, mais pour nous qui les faisons, comme pour nos amis qui les entendent,



ÉCOLE ALSACIENNE : COUR DES GRANDS



une invitation à nous juger sans complaisance et à toujours chercher le mieux en toute chose. Nous disons ce que nous pensons, ce que nous faisons; nous soumettons nos doutes, nous avouons nos mécomptes, nous nous félicitons de nos succès; nous apportons le témoignage de notre effort, le fruit de notre expérience.

C'est en 1888 seulement que l'École, devenue tout à fait adulte, en pleine possession d'elle-même et forte d'un passé déjà honorable, inaugura ce genre de discours. L'Université, après nous avoir imités sur bien des points, se demandait si elle n'avait pas été un peu trop loin à notre suite; elle semblait regretter d'avoir, à notre exemple, reculé l'enseignement du latin en sixième. M. MARTY fut chargé de traiter la question du rétablissement du latin en septième. Il se prononça nettement pour le maintien de la réforme que nous avions introduite, et, tout en rendant justice au petit septième d'autrefois, déjà exercé « par un travail obscur, ingrat, peu varié, à l'habitude de l'effort personnel », il déclara que nous n'avions aucune raison de nous repentir de nos petits septièmes, à nous, dépourvus de latin, sans doute, mais développant, en revanche, et avec joie, dans des travaux plus familiers, toutes leurs facultés enfantines. Quant à la grammaire, ajoutait-il, ce qui est important, ce n'est pas de s'y mettre tout de suite, mais c'est d'être bien persuadé qu'il faut en faire pendant toutes ses études. « Pour donner aux études classiques un éclat tout nouveau, il ne s'agit pas de les commencer plus tôt; il faut les continuer plus tard », et même en philosophie, où l'on devrait faire une plus grande place aux études littéraires. « Notre but, c'est de remplacer ces études qui commençaient dans l'ennui pour se terminer dans

la fièvre, par des études mieux comprises, qui commenceront dans l'entrain et la joie pour finir dans la sérénité et la paix. »

L'année suivante, M. BECK, qui apportait alors à sa classe d'allemand l'ardeur qu'il dépense aujourd'hui dans l'administration de l'École, entretint ses auditeurs de l'enseignement des langues vivantes. Après s'être félicité que l'opinion publique ait enfin accordé à celui-ci la place que lui refusait jadis un préjugé absurde, après avoir aussi protesté contre le préjugé actuel qui lui sacrifierait volontiers « cette étude de l'antiquité grecque ou romaine qui doit rester le centre d'une éducation vraiment classique », il définit nettement la tâche du professeur. Elle consiste à faire que l'enseignement des langues vivantes serve aussi bien à la culture de l'esprit qu'aux besoins pratiques. Pour atteindre ce double but, il faut que professeurs et élèves apportent à leur œuvre un esprit nouveau. Ne songeons pas trop, ni les uns ni les autres, à ce fameux thème du baccalauréat qu'on fait à coup de lexique. Et puis procédons par ordre. Dans les petites classes, l'enseignement se fera tout autant par les yeux que par les oreilles, au moyen d'images et de tableaux bien choisis. Le vocabulaire appliqué et illustré doit en être la base. On fera même chanter les enfants en allemand. Plus tard on abordera les difficultés qu'on résoudra progressivement en ne perdant jamais de vue ce principe, qu'il faut enseigner la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire.

M. ADAM fit en 1890 une causerie familière, et qui fut très goûtée, sur les avantages de l'observation. Développer chez l'enfant cet esprit d'observation qui lui est naturel, l'appli-



quer de jour en jour à des sujets de plus en plus importants, c'est là une tâche qui s'impose aux parents comme aux maîtres, et que, pour sa part, l'École Alsacienne considère comme essentielle, puisque « depuis les leçons de choses des plus jeunes classes jusqu'aux manipulations des dernières, et dans tout le cours de l'enseignement, on s'y efforce d'éveiller et de satisfaire la curiosité des élèves ».

En 1891, M. CRÉHANGE montra la part qui revient à la géographie dans une éducation générale. Il fit voir comment, en s'adressant d'abord, par la carte, aux yeux et à la mémoire, « elle sollicite l'intelligence et éveille le premier soupçon sur le multiple enchaînement des causes qui ont dressé, ici et orienté ces montagnes, déterminé ailleurs la courbe élégante de ce fleuve, développé là cette cité populeuse ». Nous cherchons, dit-il ensuite, à faire comprendre la grandeur des efforts de l'homme pour mettre le globe en valeur, les relations multipliées entre les peuples, et la dépendance où ils vivent les uns des autres. « Quant au but et à la conclusion dernière de notre enseignement, c'est une école de patriotisme et de patriotisme de bon aloi. Il dédaigne les grands mots et la parade des grands sentiments, il ne nourrit ni vaine idée de gloire ni sottise infatuation. Mais il éclaire sur le mérite de notre race; il montre son importance dans le monde, il signale les rivalités et les dangers qui la menacent. C'est un appel intéressant à l'action enveloppé dans ce conseil : Apprenez à vous connaître vous-mêmes en connaissant mieux les autres. »

Vint le tour de la rhétorique (1892). Le professeur qui est chargé à l'École Alsacienne de diriger cette classe, M. SURVEX,

essaya de définir ce qu'elle était naguère et ce qu'elle veut être aujourd'hui. Elle a renoncé, non sans quelques regrets, au discours latin, et même au discours français, qu'elle remplace par de petites analyses et de modestes compositions littéraires. Elle enseignait autrefois à bien parler. Elle voudrait apprendre maintenant à beaucoup réfléchir. Aussi donne-t-elle à l'explication des auteurs, à l'humble mot à mot, à une étude serrée des textes latins et français, à la version latine — c'est l'essentiel — le temps qu'elle consacrait autrefois à développer de brillants lieux communs. Elle ne méprise plus la grammaire, elle est, à sa façon, une classe de grammaire : elle apprend à lire. « Il ne s'agit plus tant de demander aux lettres les qualités brillantes qu'on leur demandait jadis que de puiser en elles, avec l'amour du vrai et du beau, le goût de la précision, l'habitude de réfléchir et de ne parler qu'à bon escient, toutes qualités qui sont indispensables dans la conduite de la vie. »

Invité, en 1893, à parler de l'enseignement de l'histoire, M. CULTRU, après avoir condamné ces habitudes heureusement lointaines qui réduisaient l'histoire à n'être qu'une suite de dates, un amoncellement de faits, la définit fort heureusement « l'étude de l'homme contemplé dans sa vivante action en pleine nature, dans l'infinie variété des circonstances, dans l'infini domaine de tous les siècles, de toutes les races, de tous les pays ». L'enseignement de l'histoire doit se conformer au progrès naturel des jeunes esprits qui nous sont confiés. Il s'adressera d'abord à leur imagination et à leur mémoire, puis à leur jugement. Insistant particulièrement sur l'enseignement qui convient aux classes supérieures, M. Cultru veut apprendre à nos jeunes gens à rechercher dans

les institutions la pensée dernière d'un peuple, à discerner les progrès de l'humanité dans la suite des âges, surtout à marquer la part de la liberté dans l'œuvre séculaire de l'histoire. Il faut leur apprendre aussi à juger avec indépendance, sagesse et loyauté. Enfin il faut leur inspirer le patriotisme. « On les mettra en garde contre ce dilettantisme coupable qui voit dans l'abaissement d'une nation le jeu naturel des forces historiques... L'enfantement séculaire de la France par cent générations, et, parmi tant de traverses, la persistance glorieuse de la patrie leur sera une leçon d'espérance et de confiance »,... leçon qui est à sa place partout, mais nulle part plus qu'à l'École Alsacienne. « C'est, en effet, parmi des hommes qui ont dû quitter leur terre natale et que d'amers souvenirs rattachent aux pays perdus, dont nous séparent, comme un voile de deuil, les sombres Vosges, c'est devant des enfants dont beaucoup aussi sont des exilés, que nous essayons de suivre ces préceptes et d'observer ces maximes.

« Et comme un monument ineffaçable, comme une leçon pressante et muette, au-dessus de nos têtes demeurent dans nos classes comme ici même les deux écussons sacrés de Metz et de Strasbourg avec ces mystiques symboles qui présagent l'avenir à nos âmes françaises : le drapeau, le rameau vert et l'épée. »

M. JACQUESSON DE LA CHEVREUSE voulut bien, à la séance de 1894, entretenir ses auditeurs de l'enseignement du dessin. « Apprendre à dessiner, dit-il, c'est apprendre à voir. L'enseignement du dessin, c'est l'éducation de l'organe visuel. Sans doute, l'action de la main doit être surveillée, mais ce n'est pas la main qui dessine, c'est l'œil. » Apprenons à nos jeunes gens à bien voir. « Il ne faut pas qu'ils s'approprient aveu-

glément les formes toutes faites qui leur sont fournies par les dessins et par les images, et que la mémoire les dispense ainsi des tâtonnements fatigants et hasardeux à travers les innombrables variétés de la forme dans l'espace. Mettons-les directement en présence des formes, et nous verrons leur ardeur redoubler à mesure qu'ils découvriront des nouveautés d'aspect, qu'ils ne soupçonnaient pas, dans les modèles qu'ils avaient devant eux. » Et puis, apprendre à voir, c'est déjà apprendre à comparer, à choisir; c'est déjà apprendre à connaître l'art, l'art dont personne aujourd'hui ne songe plus à contester l'importance dans l'œuvre de l'éducation, s'il est vrai que l'éducation doit développer tout l'homme. Voir les formes, voir le beau, le comprendre, afin de le découvrir plus tard, si l'on peut, voilà le but de l'enseignement du dessin : « Nous apportons en naissant une secrète intuition du beau qui est l'idéal; cette intuition obscure, latente, s'éclaire et se développe par l'éducation, elle honore notre intelligence au même titre que la morale, et elle constitue, à coup sûr, l'une des forces les plus efficaces pour la maintenir élevée. »

L'enseignement moderne a été créé à l'École Alsacienne il y a une dizaine d'années sous le nom d'enseignement classique français. Il a pris le nom de *moderne* quand ce nom a été consacré par une décision du Conseil supérieur, mais il a voulu garder de son ancienne dénomination le mot *classique* : enseignement classique moderne. M. LEMOINE, qui est chargé des leçons de français dans cette section, développa, à notre séance de juillet 1896, les raisons de notre attachement à ce mot *classique*. Nous pensons en effet que le nouvel enseignement ne doit pas se contenter d'unir un peu d'idéal à beaucoup d'utilité, mais qu'il doit aussi et surtout être classique.

c'est-à-dire général et humain. Il doit être moderne pour répondre aux plus urgentes nécessités du siècle; il doit s'efforcer d'être classique pour satisfaire aux plus nobles aspirations de l'âme. « Et il sera classique, dit M. Lemoine, s'il fait une large place à la lecture et à l'explication des auteurs. L'expérience des auteurs anciens lus dans des traductions par des jeunes gens qui ne font pas du latin et du grec, comme leurs camarades de seconde ou de rhétorique, donne des résultats de jour en jour plus satisfaisants. Quant aux auteurs français, personne ne songe à soutenir que l'étude de notre langue et de notre littérature nationale est moins propre que celle des langues anciennes à étendre et à fortifier chez de jeunes Français la culture intellectuelle et morale. Les exercices de composition se joignent à l'explication des auteurs pour contribuer à rendre plus classique encore le nouvel enseignement. Enfin l'étude obligatoire de deux langues étrangères contraint l'élève à un effort salutaire et fructueux, puisqu'elle l'oblige à s'initier à une façon tout étrangère de rendre, de sentir et de penser. Les programmes de l'enseignement moderne sont loin de compromettre l'œuvre d'une éducation nationale et humaine, pourvu qu'on respecte ce qu'ils ont de classique et qu'on s'en serve avec une méthode sûre et vraiment libérale. C'est l'affaire des maîtres. »

La sixième classique, elle aussi, est l'affaire du maître, bien plus que celle des programmes et des instructions officielles. C'est du moins l'opinion de M. RIQUET, qui, voici bientôt deux ans, nous dit comment il initiait nos petits élèves à l'étude du latin. Il nous fit, pour ainsi dire, pénétrer dans sa classe, une classe qu'il veut vivante et animée : « Je mets à profit, dit-il, ce besoin d'activité et de mouvement qui carac-

térise l'enfance : je tiens à ce que la vie déborde pour empêcher l'intérêt de languir ou l'attention de se détendre. Il faut que l'effort soit commun, comme le profit. » De là, l'emploi continu du tableau noir, où le professeur écrit et explique les formes, en commençant par celles qui se rapprochent le plus du français, de façon à donner à ses bambins l'idée salutaire que le latin n'est pas difficile. On apprend, à propos de chaque déclinaison une foule de mots « faciles à deviner, aisés à retenir », et que les enfants répètent à haute voix. De là aussi des classes entières consacrées à des exercices oraux auxquels tous prennent part, et grâce auxquels on apprend la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire. Un peu plus tard on se met à l'*Épitome* de Lantoiné : on le traduit en classe, peu à peu, chaque élève se faisant, au fur et à mesure qu'il l'explique, un petit *thesaurus* de mots, d'exemples, de petites phrases, qu'il récite par cœur, toujours en classe, dès qu'il a prouvé qu'il les a bien comprises. Au bout de quelque temps l'élève est capable d'écrire en latin de petits thèmes à mesure que le professeur dicte la phrase en français. Enfin on lui fait faire de vrais devoirs, toujours en classe, et qui exigent un peu plus d'efforts. Nous ne supprimons pas l'effort personnel. Toute notre intervention se borne à mettre au plus tôt l'élève en état de se passer de nous. Nous enseignons le latin; nous exerçons aussi la volonté.

M. MÉNORAS, par lequel je finis, ne nous dit rien l'année dernière de sa classe de troisième; mais il fit pour l'usage de nos élèves, pour ceux des classes supérieures surtout, une énumération raisonnée et fort abondante de livres de lecture. Que de fois nos élèves nous demandent de leur indiquer ce qu'ils doivent lire pendant leurs vacances; quels romanciers, quels

auteurs dramatiques, quels poètes? Je les renvoie au discours de M. MÉNÉCAS. Ils y trouveront d'excellents avis et surtout celui-ci, qui résume les autres : « La lecture doit être pour vous un travail, mais surtout un plaisir, plaisir qui croîtra en proportion de vos lectures. Lisez donc dès maintenant, vous, les petits à grandes collerettes. Toute une bibliothèque, rose, bleue, multicolore, une foule de revues vous offrent les récits qui conviennent à la curiosité de votre esprit, et les émotions qui touchent les cœurs à votre âge. Et plus tard, quand vous serez bien vieux, les premiers livres que vous donnerez à vos enfants, ce seront ceux qui vous auront charmés, passionnés lorsque vous étiez petits. Si vous les relisez alors, votre esprit et votre cœur rajeuniront pour un instant; votre imagination vous ramènera loin en arrière; vous aurez huit ans, neuf ans, dix ans. Vous revivrez dans votre souvenir toutes les émotions d'autrefois; vous rirez et vous vous attendrirez comme un enfant, et cela vous causera une grande joie. Ce sont des sensations vives, fraîches et charmantes; c'est de la jeunesse que vous mettez en réserve pour l'avenir. »

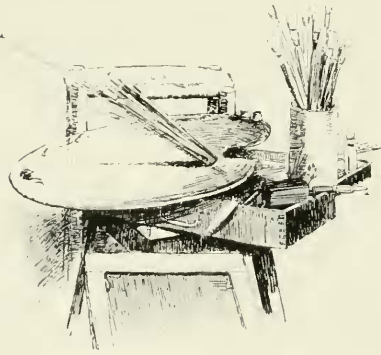
Je suis heureux de pouvoir terminer ce rapport par cette citation. Les derniers mots en sont un peu comme notre devise. Nous tenons à ce que nos élèves soient enfants dans notre maison; nous tenons à ce qu'ils emportent de leur séjour parmi nous des impressions qu'ils aient plus tard du plaisir à rappeler. Nous voulons que le souvenir du temps qu'ils auront passé ici leur soit, dans leur âge mûr, une réserve de jeunesse et de bonheur.

Deux pensées peuvent se dégager de l'ensemble des discours que je viens de résumer. Elles se retrouvent plus ou moins dans chacun d'eux. La première est que nous cher-

chons à répandre un enseignement aussi sincère, aussi vivant que possible. Quant à la seconde, elle est fort heureusement exprimée par M. Riquet : « Nous sommes tous ici fils respectueux et dévoués de l'Université; nous faisons avec elle, quoique du dehors, une œuvre commune, poursuivant le même but et animés d'un même zèle. Nous n'avons d'autre ambition que de faire toujours mieux, afin de nous rendre de plus en plus dignes d'elle. »

PAUL SIRVEN,

Professeur de rhétorique.







## SOUVENIRS

DU

# PREMIER ÉLÈVE PENSIONNAIRE

A L'ÉCOLE ALSACIENNE

L'École, qui fut et qui pour nous restera toujours l'*Alma Mater*, est née des pleurs mêmes de la France, drapée dans son grand deuil de 1870. L'Allemand nous avait vaincus, nous avait arraché un morceau de nous-mêmes : notre flanc gauche restait béant, saignant, diminué de toute l'Alsace et d'une grande partie de la Lorraine.

La vieille et loyale Alsace, la Lorraine émigrèrent alors et marchèrent vers Paris, ville Lumière toujours et quand même, éclairant la France au milieu des ténèbres.

Et l'École fut ; elle naquit ainsi au milieu de chants patriotiques, à la fois hymnes funèbres et chants d'espérance. L'élite des pays annexés y envoya ses fils après la dernière classe de là-bas, et voulut qu'ils continuassent à y parler la *tant douce langue* de la mère patrie, et qu'ils y apprissent, sur terre française, ce qu'il fallait pour se ressaisir et pour refondre une France nouvelle.

L'École Alsacienne, c'est la patrie, c'est aussi la famille! Et c'est à ce point de vue que je dois me placer exclusivement aujourd'hui, dans cette chanson d'or des gestes de notre École bien-aimée. C'est tout un cher passé, verdoyant en doux souvenirs, automnal déjà pour nous autres, pour moi surtout,



ÉCOLE ALSACIENNE : MAISON DE M. BRAEUNIG.

l'ainé, le doyen d'âge et d'ancienneté des élèves pensionnaires de l'École Alsacienne, c'est tout un passé d'heures, comme des fleurs l'une à l'autre enlacées, que je voudrais évoquer, tout un âge mûri auquel je voudrais, avec le pinceau léger de l'artiste, rendre sa verdure et sa fraîcheur d'antan

O primavera, gioventà dell' anno,  
O gioventà, primavera della vita!

C'est l'École Alsacienne au foyer de famille que je voudrais faire revivre. Vous vous la rappelez émus, mes chers

amis du bon vieux temps : vous, Alfred Ostermann, Prosper Yver, Paul Herrenschildt, Pierre Mestchersky, Georges Vignès, André Sallard, Frédéric Metottal, Eugène Spielmann, Gustave Wagner, René Kullmann, vous Eugène et Adrien de Turekheim, Charles et Maurice Latune, vous tous enfin qui rompîtes avec moi le pain béni de la famille sous le toit patriarcal de M. et de M<sup>me</sup> Braeunig.

Monsieur Braeunig !

Chapeau bas, mes amis, c'est le maître d'école !  
 L'admirable ouvrier qu'on paye d'une obole,  
 Le modeste savant dont l'incessant labeur  
 Prépare à la patrie un avenir meilleur !

. . . . .  
 Je revois, entourés d'une même auréole  
 Le logis paternel et la maison d'école...

Ah ! quelle qu'ait été depuis votre existence, vous n'avez pu oublier cette paisible villa, rue Notre-Dame-des-Champs, 82, isolée au milieu du grand Paris, de la grand'ville, où nous naquîmes à la vie de l'intelligence, au bonheur pur et vrai. Vous vous retrouvez souvent, j'en suis bien sûr, à la joyeuse table qui, en été, était dressée sur la pelouse. Vous le revoyez, notre jeune et viril maître d'alors, ce Vosgien si Français !

Homme de foi toujours, toujours homme de bien,  
 Comme il était croyant, il était citoyen.

Ne l'entendez-vous pas encore, l'écho de son patriotique enseignement ? n'êtes-vous pas meilleurs que vous n'auriez été, parce qu'il vous inculqua ses bons principes, parce qu'il prêchait d'exemple ? Et vous vous rappelez aussi M<sup>me</sup> Braeunig et le bon docteur Parrot, au chevet des malades, dans le petit pavillon ? Que de joyeux commensaux nous faisions autour

de cette table où se distribuait si largement la nourriture du corps, celle de l'esprit et celle du cœur !

Et les soirées de Noël, les avez-vous oubliées ? Oh ! non, nous les avons trop vécues lorsque, loin des nôtres, nous nous serrions autour du beau sapin chargé de jouets, de souvenirs, lorsque nous chantions, émus mais gaiement :

Mon beau sapin, roi des forêts,  
Que j'aime ta verdure !

Vous vous souvenez aussi de ces chaudes soirées d'hiver au coin du feu, de ces concerts intimes, de cette mélodie si douce, du bon M. Rieder, jouant du Mozart, du Beethoven d'un archet si sûr et si fin, tandis que M. Braeunig l'accompagnait religieusement au piano.

Ah ! que c'était bon, cette vie de famille ; nous étions les frères aînés d'E. et d'H. Est-ce que ce temps-là ne fut pas le plus beau de notre vie ? Quelle différence avec l'internat des lycées, auquel plusieurs d'entre nous venaient d'être arrachés !

Heures à marquer d'un caillou blanc ! Ne serions-nous pas tentés de redire avec le poète :

O temps, suspends ton vol !

Mais cet inexorable dieu n'attend pas, et se bouche les oreilles. Il fuit, il a fui, cruel, irréparable !

La maison, la famille, le *home* de M. Braeunig n'était pas seul de son genre. Près de lui, naissait celui de M. Rieder, de douce mémoire. Les maisons de M. Vedel, de M. Marty, de M. Bauer, de M. Becker ouvraient successivement leurs portes. Ce fut chez M. Vedel que je me liai d'amitié fraternelle

avec Charles Astié, que je pleure comme un frère, et qui aimait tant son École et ses camarades.

Le pensionnat, l'internat proprement dit n'existe point en Angleterre. Ce sont des *Boarding House Masters* qui abritent sous leur toit les fils de famille éloignés de leurs parents; retenus dans les colonies par une position brillante,



ÉCOLE ALSACIENNE : MAISON DU DIRECTEUR ET DE M. MARTY

mais qui les exile pendant la majeure partie de leur vie. Quelle différence cependant entre ces *Boarding Houses* que je connais, que j'aime et que j'admire, et les maisons paternelles, familiales de l'École Alsacienne! En Angleterre c'est le dortoir quand même (et il le faut bien quand il s'agit de trente, quarante pensionnaires au bas mot); c'est le réfectoire, l'immense et solennel *roast beef*; ce n'est pas la salle à manger, la côtelette assaisonnée de sel attique. Trop occupé au décou-

page des viandes, le maître de céans n'a guère le loisir d'employer la demi-heure consacrée à Messer Gaster, à converser avec ses élèves qui d'ailleurs sont impatients d'aller jouer au football et au cricket.

A l'École Alsacienne, c'est la vie de la famille hors de la famille, *home out of home*; rien n'y ressemble à un internat. Ce n'est pas la caserne, la vie militaire à l'École. Ce n'est pas le clairon qui sonne à cinq heures du matin : c'est le père qui vient réveiller ses fils. Que de bonnes choses résultent de ce groupement d'élèves, quelles solides amitiés s'y cimentent pour l'avenir ! Et quand, plus tard, il faut, selon la loi de nature, s'entr'aider, s'entraider, quel plaisir que de rencontrer d'anciens condisciples, presque des frères, quel bonheur de s'embrasser en s'appelant : Alfred, René, Gustave, Frédéric !

N'est-ce pas dans cette maison mère, dans la rue Notre-Dame-des-Champs, qui vient de disparaître sous la pioche des démolisseurs, que se forma l'Association des Anciens Élèves telle qu'elle existe et prospère aujourd'hui ? N'est-ce pas là que les « Amis de l'Alsace » devinrent les « Amis de l'École Alsacienne » et plus tard les « Anciens », les vétérans, les *Old Boys* de l'École !

N'est-ce pas là que nous voyions venir les vacances, certes avec la joie bien naturelle de jeunes écoliers pour la plupart réintégrant la patrie absente ? Mais là aussi que coulèrent de vraies larmes furtivement essuyées en nous séparant de nos parents adoptifs et de nos camarades frères, pendant que nos lycéens chantaient à tue-tête :

Vivent les vacances,  
*Denique tandem,*  
 Et les pénitences  
*Habebunt suam !*

Ces pions intraitables,  
*Vultu barbaro,*  
 S'en iront au diable  
*Gaudio nostro...*

Triste chant du départ, jamais nous ne le chantâmes à l'École Alsacienne !

Vous savez bien, vous tous, mes chers et vieux amis de 1874, que je n'enjolive pas pour les besoins de la cause, et que c'est de l'histoire que je refais ici. Oui, vérité, tout est vérité !

On a dit parfois (qui ne jette pas la pierre au meilleur édifice?) : l'École Alsacienne, ses pensionnaires, tout cela, c'est bel et bien. Mais, si cher ! Oh ! non, ce n'était pas cher pour ce que nous recevions au matériel et au moral. On payerait le double que ce ne serait pas de trop, quand on pense aux soins qu'on donnait et qu'on donne encore au développement physique, intellectuel et moral des pensionnaires de tout âge, quand on pense à la responsabilité de tous les instants qu'assument les parents adoptifs. Heureux ceux dont le budget est suffisant pour une dépense de cette nature, à leur place je n'hésiterais pas !

Il est un autre point, plus délicat, que je voudrais effleurer car il a son importance. On a prêté à tort à l'École un caractère confessionnel, protestant. Qu'il soit permis à un catholique sincère, convaincu, pratiquant, de dire : Rien n'est plus faux, rien n'est moins fondé que cette assertion. Ici, un fait personnel. J'avais quatorze ans quand je fus mis par mon père à l'École Alsacienne, un peu à l'encontre des désirs de ma grand'mère, fervente catholique. Elle écrivit à M. Braemig et lui dit ceci : « Lucien est catholique, et le voilà confié aux soins d'un protestant ; assurez-lui le libre exercice

de sa religion; encouragez-le à remplir ses devoirs religieux. » M. Braemig me prit par la main et me conduisit au vénérable abbé Cognat, alors curé de Notre-Dame-des-Champs.

Nous entendîmes, il est vrai, chaque matin et chaque soir, quelques paroles de la Bible. Pensionnaires, personnel, tous se rémissaient à cet effet deux fois par jour. Le père de famille priait, lisait et parfois commentait, mais jamais je n'entendis un mot qui pût froisser les croyances d'un bon catholique. « Soyez bons, aimez-vous les uns les autres, ayez le cœur pur, nous disait-il; dites toujours la vérité, faites ce que devez, etc. » Et je dois à cette maison chrétienne, large d'esprit et de vues, de connaître, d'aimer et d'estimer mes frères protestants<sup>1</sup>.

Voilà bien des années que j'ai franchi le *Silver Streak*, que j'enseigne, que je suis pédagogue à mon tour; je cherche toujours à m'inspirer du maître et j'ai gardé un tel souvenir de l'École que j'ai envoyé des élèves pensionnaires anglais à M. Braemig, à M. Becker, à mon ami Vedel, à M. Grisier, et que je continuerai à le faire tant qu'on me demandera : où faut-il aller? et tant que vivra l'École. Or, l'École est bâtie sur le roc, l'École vivra, elle s'appelle : Famille et Patrie!

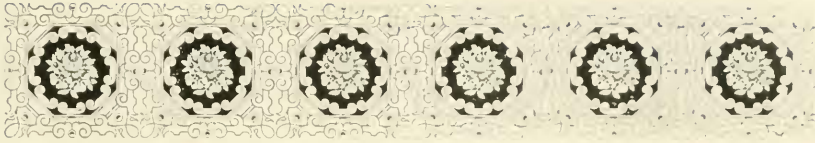
LUCIEN LASSIMONNE.

Premier élève pensionnaire de l'École Alsacienne,  
Instructor in French,  
Royal Military college, Sandhurst.

1. Les familles qui reçoivent des pensionnaires, sous le patronage de l'École, gardent chacune le caractère qui lui est propre: les parents, bien entendu, sont libres de choisir celle qui leur convient.

*Note du Directeur.*





## L'ASSOCIATION ATHLÉTIQUE ALSACIENNE

A. A. A.

L'École Alsacienne a été l'une des premières à venir à nous lorsque, au mois de juin 1888, — il y a dix ans, — nous avons donné le signal du renouveau athlétique; elle a été la première à venir *spontanément*. Ailleurs il fallait encourager les élèves, les pousser; les siens vinrent d'eux-mêmes, et leur Association se forma d'un seul jet, telle qu'elle a vécu depuis, avec le même nom, la même organisation, le même insigne, cette jolie étoile blanche et rouge entourée des trois lettres A. A. A., qui avaient l'air d'un symbole de jeunesse et d'espérance... Combien de fois l'avons-nous vue, l'étoile, sur la poitrine de nos vainqueurs! Dans les cross-countrys d'antan qui sillonnèrent les bois de Meudon, de Chaville et de Ville-d'Avray, combien de fois mena-t-elle la course, portée par un vaillant qui souriait à l'arrivée, malgré la fatigue et l'essoufflement, heureux du laurier ajouté par lui au trophée de sa chère École.



L'esprit de corps, voilà, je crois, ce qui distingua entre toutes l'Association athlétique de l'École Alsacienne, ce qui fit sa supériorité dans les concours, ce qui lui conquiert l'estime absolue et durable de ses jeunes rivales. Quelle bonne leçon de choses pour notre pays, qui cultive si maladroitement l'individualisme, et qui est si lent à s'apercevoir que plus l'esprit de corps anime l'école, plus l'individualité se manifeste dans la vie; que, plus le collégien est lié à ses camarades, plus l'homme fait est indépendant de ses semblables.

Pour moi, qui n'ai cessé de poursuivre cette réforme sur laquelle repose, à mon sens, tout l'avenir de la France, à savoir l'autonomie du lycée, la reconnaissance de la Société scolaire et la liberté octroyée à cette Société de s'organiser, de vivre sa vie propre comme un organisme distinct, je ne puis laisser passer, sans la saisir, cette occasion de rendre hommage à l'une des rares écoles libres où l'éducation est ainsi comprise. Le jour où la réforme tant désirée et tant nécessaire sera accomplie, l'École Alsacienne aura le droit de s'enorgueillir, car nulle plus qu'elle n'aura travaillé à la réaliser.

En attendant, je souhaite qu'elle ne délaisse pas ce sport et cet athlétisme qui lui ont valu les lauriers dont je parlais tout à l'heure; ils ne sont pas à dédaigner, ces lauriers; ils ne nuisent pas à d'autres plus utiles encore, et ils préparent pour les heures importantes, par les choix décisifs d'où dépend toute la vie, le triomphe de la virilité.

PIERRE DE COUBERTIN.